

L'effet de sidération ou l'invraisemblance de la bêtise

La bêtise s'exhibe, paraît-il : c'est dire ! L'écrasante bêtise, arrogante précise-t-on, qu'on ne peut même pas combattre tant elle est vouée à l'infécondité, à l'in-inventivité, à l'impossible renouveau, à la mort assurée. L'imbécilité ou l'errance dupe, duperie à soi comme aux autres qui ne servent du reste – la bêtise n'est jamais en reste – qu'au premier, au moi tellement érigé en défense qu'il est incapable d'une quelconque réflexion à commencer sur lui-même ; la bêtise qui fait de son agent un humain susceptible de régresser en son état, un humain devenant infra humain sans partage de condition : la bêtise ou l'imbécilité ; mais pas l'animalité qui, elle, a encore de la ressource, qui participe pleinement de l'élan vital. La bêtise a son bestiaire, celui de l'être « passible » pour reprendre ce terme pré-conceptuel à Jean-François Lyotard non pour inaugurer une lecture de l'enfance ni de la justice comme il l'a fait mais pour cerner ce que nous appellerons pour lors « humanimalité », ne serait-ce que pour désigner l'indignité de la bêtise, une déchéance au sein de l'ordre humain apparemment oublié dans son cas. Déshonneur de la bêtise, horreur d'une puissance toute négative qui rend son constat affligeant.

La bêtise de somme, assommante, qui somme, la bêtise banale hélas, hélas triviale, qui lasse, indifférente à ce qui lui diffère, l'inconscience béate qui persiste, la certitude tout sourire, l'ordinaire que rien ne dérange, l'irréflexion qui gagne suffisamment de terrain pour qu'on ne s'en aperçoive pas d'entrée ni qu'on s'en soucie tant elle paraît impossible ou incroyable : épouvante de ce qui se montre et ne le devrait pas, l'impudeur autant que *l'impudence* : la bêtise est monstration, monstrueuse, laide seulement à l'autre à moins que ce dernier soit aussi un imbécile en la confortant quand il est lui aussi incapable de questionnement. Comme il y a un théâtre de la cruauté, il y a peut-être un théâtre de la bêtise dont les effets sont implacables : hébètement de tant de fautes, de goût ou d'esprit, invraisemblable réalité du faux sur toute la ligne.

Car, justement, la bêtise stupéfie : mais à un point ! Mais à un point qu'elle a le don de l'inversion qui la fait passer inaperçue à elle-même comme telle puisqu'elle la projette, puisqu'elle est projection. Elle a quelque chose d'une toute-puissance qui force à l'arrêt momentané des facultés, mais d'une force ! D'une force ! D'une telle force qu'on n'en revient, on n'en revient pas ou ça en a tout l'air, le temps sans doute de reprendre ses esprits, un pluriel qu'elle ne connaît pas car, au fond, la bêtise est esseulement, sourde à l'autre. Esprit de pesanteur elle est, mauvais esprit oui, de la fausseté voulue ou pas, de la mise en orbite à des années-lumière de l'esprit aérien, ou délicat, la bêtise est ce qui est dénué d'esprit tout court : la bêtise pèse, elle est lourdeur. L'ânerie, la charge du baudet, le mouton bêlant, le bœuf en sont les figures animalières : même pas bête à manger du foin, à tuer plutôt, à taper en tous cas. La bêtise, intrinsèquement énorme, est repoussante passé l'effet de déréalisation qu'elle produit en entraînant autrui dans son champ dissimulé : l'inintelligence maligne.

La bêtise ne voit pas plus loin que le bout de son nez, toujours au seuil qu'elle ne franchit pas et qui est le principe enfermement du sujet qu'on peut qualifier de « demeuré ». D'ailleurs, que

peut-elle vraiment voir si elle est à contre-temps du réel ? L'imbécile n'est-il pas celui qui chasse le réel par le virtuel, celui qui veut tout confiner, l'imperméable au dehors ? De fait, la bêtise n'a pas de regard, elle est vue qu'elle étend alors même qu'elle est contrariée, aveugle, biaisée, falsifiée, troublée. Au contraire, il n'y a pas de regard bête ; il y a des regards portés ou posés, des points de vue, des points de vue quelquefois croisés. La bêtise, elle, ne croise personne tant elle paraît l'absence de remise en cause, de réserve, tant elle est sûre de ce qu'elle profère, tant elle est étrangère au doute, tant elle est absolutisation de son point de vue qui ne laisse place à rien d'autre qu'elle si cet autre ne rentre pas dans son imaginaire. La bêtise n'a probablement pas d'imagination, elle se meut dans un espace mental peuplé de fantasmes du vrai ; elle se veut vérité, totale, elle paraît réellement en volonté de toute-puissance faite de supputations toujours validées par l'œil inquisiteur qui veut savoir et elle sait, elle, la bêtise. Elle voit tout à son aune ; elle ne pose ni ne repose son regard, elle est hagarde en même temps qu'elle est pure affirmation non réfléchie d'elle-même. C'est pourquoi sa puissance d'affirmation retourne qui a affaire à elle, abat qui l'entend sans la comprendre.

On n'en revient pas sur le coup tant la bêtise est un défi rien qu'aux lois de l'entendement, intimidation de qui s'entend bien mais n'entend rien. D'abord, on ouvre grands les yeux, pas que les oreilles qui, elles, ont entendu ; et puis on se demande si on a bien compris, peut-être s'est-on trompé ? L'erreur, surtout si c'est gros et plus ça l'est plus la bêtise déconcerte, est toujours possible ; mais non, on a bien entendu et on a bien entendu parce qu'on a écouté. Comme bien souvent on n'écoute pas, la bêtise avance et gagne en étendue. On a malheureusement bien entendu. Ce n'est que dans l'après coup de son arrivée et de son avancée qu'on reprend ses esprits, qu'on reprend de l'esprit tel un remontant devant tant de niaiserie ; c'est passé son effet destructeur qu'on reprend ses esprits avec le sel qui convient pour vite se ramener à la vie. Parce que la bêtise n'a pas de limites et qu'elle a nécessairement un interlocuteur, c'est lui qui est frappé de sidération tellement il en subit l'absence de limites et ainsi l'incompréhension. Sa première victime, la moins grave parce qu'elle se sait bien même si c'est douloureusement, c'est l'interlocuteur ahuri devant cette monumentalité par le bas et rien que par le bas qu'il a du mal à circonscrire ; colossale, la bêtise est dégringolade qui se croit hauteur, vertige pour son vis-à-vis qui a fait la connerie de se prêter à son jeu : temps premier paralysant de sa sidération, temps second repoussant du contre-coup.

La sidération n'est pas la fascination. C'est l'atroce sentiment de l'impossibilité qu'il faudrait entendre comme incapacité définitive, car la sidération n'a pas d'objet positif. Effet médusaire. La sidération est le sentiment de cette limite absolue qu'on appelle l'indépassable, celui de la borne. C'est la bêtise crasse, toujours méchante parce que négligente.

La sidération propulse sa victime à la mauvaise verticale qui induit le sentiment d'halluciner, de ne pouvoir croire à ce qui est là, à cet opaque qui vient de se produire, qui donne le sentiment d'une impossibilité d'adhérer à sa réalité. La bêtise sidère. Que se passe-t-il pour que la victime se sente soudainement terrassée, soufflée, la bouche bée, les yeux écarquillés, qu'elle se sente violemment arrachée à la terre comme si elle l'en avait décollée ? La sidération ou le sentiment oppressant d'un impossible, tel un fiat qui provoque un choc émotionnel équivalent à un anéantissement intellectuel en même temps qu'à un précipité des fonctions vitales comme si la mort était déclarée ou carrément sa déclaration de principe. Sidérer : frapper, stupéfier. La bêtise sidère parce qu'elle atteint, et elle atteint parce qu'elle n'est pas mince.

Comme la fascination, la sidération est le vécu d'une impossibilité à se détacher sauf que la première attire contrairement à la seconde. Dans les deux cas, l'effet est d'immobilité : l'impossibilité de bouger voire de réagir. Pas de réaction en premier lieu, pas de réflexe, et

partant pas de réflexion possible, pas même une pensée vive tant la bêtise sidère c'est-à-dire arrête ; le temps d'arrêt paraît dans son cas compromettant avant que la fuite en soit la seule solution : la bêtise comme repoussoir.

Par sidération, on invoque un astre funeste qui s'écrase sur toute personne encore libre, ou à l'instant d'avant libre de s'étonner c'est-à-dire de prendre du recul ou du champ. Sidération ou expérience d'un décret immédiat, irreflexion d'une représentation qui n'est même pas une idée, un impensé qui menace de catastrophe. La bêtise sidérante fait l'effet d'une personne l'incarnant qui n'aurait pas les yeux en face des trous, qui ne posséderait pas tout son corps ou toute sa tête : un effet de manque de sens, l'apparition du dénué de sens qui fait penser à une catatonie des sens en même temps qu'à une incompréhension du sens qui, de fait, manque. La bêtise sidère, décret et idiosyncrasie benoîte de qui ne se rend pas compte de ce qu'elle dit, qui ne peut en l'état professer tant elle est dépossédée du contenu ahurissant de ce que son discours avance : clôture de qui veut imposer, refus de l'interlocution ou de l'échange et effet d'une réponse impossible, anéantissement qui vaut silence irrémédiable. Sidération du récepteur dans l'instant, déception de l'émetteur dans l'après : la bêtise ou l'inversion projetée et retournée, l'arroseur arrosé qui attriste et ne fait pas rire, le trompeur-trompé à déplorer du côté du second qui s'en rend compte après son saisissement.

Être sidéré, immobilisé, paralysé, à en avoir les bras qui tombent, comme devant un néant qui vient brutalement de s'installer, comme une colonne de néant qui va tout chasser par sa chute : du néant devant soi, du vide face à soi. Le vide sidéral de la non-pensée, la vacuité établie, la réflexion inhibée par une incommensurabilité au réel qui, lui, est bel et bien *accroche*, ou ancrage ; mais à quoi ? La pensée, qui chemine par nature, ne le sait pas toujours ; dans le meilleur des cas, elle voit avec les yeux de l'esprit ce que son interlocuteur (ou interface) a d'inconsistant dans son propos, de décalé comme on dirait qu'il est à côté de la plaque – terrestre – et qu'il entraîne un déplacement forcé, comme si le réel était morcelé, comme s'il allait se fractionner, comme s'il était tout d'un coup fantasmé, verticalisé par un cataclysme sémantique qui balaye tout sur son passage, verticalisé depuis un ciel qui fond à terre. L'effet de sidération est, dans le cas de la bêtise, désastre ou dénuement, à ne plus rien comprendre ni à envisager. La bêtise est le contraire de la relève, son effet est de rigidité qui fait plier tout autre discours que le sien : systémique de l'imbécile, de l'idiot qu'on ne comprend résolument pas parce qu'il semble, voire s'avère, incapable de vivre en société. Asocialité de l'imbécile replié, passif, mesquin, qui ignore l'apprentissage et l'innovation en ce bas monde : la bêtise ou l'immonde.

Bêtise ou connerie, qui désespère toute pensée digne de ce nom c'est-à-dire celle d'un esprit au travail qui fait preuve de suite dans les idées ou sinon qui cherche et s'enquiert, qui suit un ordre de questions, qui cherche clarification et positionnement. La bêtise c'est le désordre pris en flagrant délit, l'impossible rappel à la raison. Ainsi compromet-elle, contrairement à la pensée qui, elle, n'échafaude rien, qui ne défie pas les lois de l'entendement, qui sait l'adéquation recherchée de l'idée et de la chose, la distinction du mot et de la chose faute de quoi elle s'anéantit dans le *flatus vocis* : flatulence du ressenti, une fois l'effet de sidération atténué ; dégoût de la bêtise. Le fat est le prototype de l'imbécile, il est boursoufflé, pale, *fat* c'est-à-dire grotesque voire obscène ; la bêtise ose tout, on le sait. L'imbécile est obséquieux, remontrant ; il fait la morale ou la leçon : grossièreté de la bêtise.

Qu'on n'en finisse jamais avec la connerie, euphémisme de la bêtise pour la dire hélas de trop, c'est ce que remarquait Deleuze notant que son taux augmente généralement lors des élections

politiques et notamment présidentielles comme si son effet sidérant dérivait d'une croyance à tout prix en un changement miraculeux qu'allait infirmer une inévitable déception par après ; on est habituellement con – on est tous cons, mais on n'est pas tous bêtes – jusqu'à un certain point, le temps de voir ou de découvrir, mais pas dans le cas de l'imbécile qui est continuellement lui-même puisque rien ne l'arrête et qu'il sidère pour cette raison. On pensera qu'il n'y a aucune bonne raison ou excuse pour ne pas combattre la bêtise, pour ne pas en dénoncer les implications et les conséquences : dégâts, voire ravages. Mais elle voue quasiment quiconque à l'impuissance. La connerie, avatar ou pale copie de la bêtise, ne fait rire que le cynique, l'esprit de surplomb que nul désastre ne semble inquiéter parce qu'il se croit à l'abri. On nous a rebattu les oreilles que les attentats terroristes engendraient cet effet sidérant par lequel on ne parvient pas à croire à ce qui vient, à ce qui vient d'arriver comme à quelque chose qui vous tombe sur le coin de la figure, vous abat, génère une extrême violence, déclenche un choc sans nom parce que sans retour ou rémission ; l'effet de sidération ne connaît que l'aller, qu'un aller qui vous envoie promener dans une stratosphère où de secours il paraît illusoire d'en trouver. La sidération par la bêtise paraît tenir au sentiment d'un non-retour.

L'irréflexion sidère parce qu'elle est le mal entendu comme privation, qu'elle est un manque, un défaut, une négation, la limite absolue corolaire de l'absence de limite(s) qui définit la bêtise comme cécité ; c'est pour cette raison qu'elle est le mal contre quoi la grande santé sait qu'elle ne peut lutter. Il y a de la tyrannie dans la bêtise, cet entêtement à toute épreuve. Le décollage-décalage dont elle participe – l'effet de sidération sur une victime qui en est à demander qu'on la pince pour qu'on la rappelle à la solidité d'une réalité pensée comme tangible – offusque qui lui est confronté ; on n'est même plus dans l'offense faite à l'individu pris dans les mailles serrées d'une pure et simple représentation, on est pris dans ou par une représentation attentatoire à tout, quasiment injurieuse au sens commun. La connerie pourrait alors être métonymie, confusion de la partie et du tout ; elle est ce qui dépasse tout : forme d'asensibilité, sans-gêne, imperception, imperfection à l'état brut. Attentatoire est la bêtise parce qu'illimitée : d'où l'ironie de son effet dont la cause ne peut qu'être un esprit borné, pire que bête, à ne plus pouvoir rien sauver. En ce sens, elle est conquérante au sens de contagieuse en son effet saisissant, dénuée de tout esprit critique ou analytique. C'est parce que la bêtise est insoucieuse qu'elle est sidérante et que son interlocuteur est pris dans un souci propre jusqu'à tenter de prendre en charge ce qui ne lui incombe pas : piège de la bêtise, qui est loin s'en faut d'équivaloir au ridicule. Incapacité d'entendre et en conséquence de comprendre : effet de transmission jusqu'à l'hébètement. Faiblesse de la connerie innommable en son effet désastreux qui se mesure, pour autrui, à sa force destructrice allant de pair avec une propension à la facilité, à la superficialité ; cette force ou capacité inversée qui se montre et se déploie jusqu'à déstabiliser, à sidérer les quelques éveillés – encore heureux qu'il y ait des insomniaques c'est-à-dire des veilleurs, des gardiens – et témoigner contre elle-même et finalement contre tout ce qui n'est pas elle-même. La bêtise c'est le rien ou le néant qui se croit tout, un manque de densité d'être qui compense une sorte d'abyme intérieur – l'imbécile n'a semble-t-il rien dans la tête. Elle est imbécilité, rétrogradation humaine, en état d'infra-animalité puisque même la bête a le devoir – vit la nécessité – d'intelligence c'est-à-dire la nécessité d'adaptation à l'ordre naturel ou des choses si elle veut continuer à vivre, à se maintenir dans l'ordre du vivant c'est-à-dire de l'action. L'imbécile est l'inadapté, le certain d'être dans le vrai en même temps que le en mal de repères, le fautif d'attention et de respect à la vie courante ; il est en ce sens proche du naïf dont Lacan disait qu'il est persuadé d'être d'emblée dans le vrai. L'idiote, celui qui confond tout, ne comprend rien ; ce rebelle à toute vérité comme discours, ressemble à une

mule. La connerie, ou l'imbécilité ou la bêtise, ne peut pas alors être inscription de soi dans l'ordre du réel ; elle ne peut qu'être le moi qui palabre et s'étend à perte. L'imbécile a vraiment tout l'air de ne pas savoir qu'il est dans la société où a lieu le façonnage de l'individu par tout un réseau de pouvoirs auquel il se soumet le plus souvent sans le savoir c'est-à-dire volontiers. Parce que la sidération est principe d'inconscience, son effet est potentialité de nuire. La bêtise, ce serait l'action sans la réflexion, l'intention – croit-elle – sans prêter à conséquence. L'effet de sidération, un effet disproportionné à l'intention qui le produit, c'est peut-être tout compte fait l'effet de sur-réalisation c'est-à-dire d'ajout, de trop. Con ou quoi ? Con, mais à ce point ? D'exclamation, l'effet à peine passé, déstabilisant : point de non-retour, bêtise rédhibitoire, un définitif. Sidération ou transgression de tout, surplus inconsideré : arrêt net, nuit soudaine ; dommage, dommages, invraisemblable bêtise, insoutenable difficulté à la constater parce qu'insoutenable essai à en mesurer les effets pour les contrecarrer.

L'imbécile : le malin, le plus malin, le plus que malin qui lui sait, le Malin, qui se croit intelligent en faisant le mal sans toujours s'en rendre compte, celui qui sévit par calcul ou par ruse, qui se croit supérieur et le fait sentir par écrasement, domination, possession, incarnation de la bêtise qui terrorisait entre autres Barthes. Ce peut être aussi l'idiot fini oui, l'indécrottable, celui qui épuise, et aussi celui qui n'est pas fini comme on l'entend quelquefois. L'imbécile c'est le malin qui croit que faire du mal est puissance alors que c'est privation, celui qui n'a lu ni Spinoza qui le décrivait comme impuissant ni Descartes qui s'en méfiait pour en avoir éprouvé les méfaits ; le malin ou celui qui ne sort décidément pas de chez lui, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez comme en parlait Montaigne, l'homme enflé de lui comme le dépeignait Pascal, l'individu qui n'a pas idée d'aller voir ailleurs pour s'informer, se tenir au courant, au mieux pour en revenir moins bête ; le malin, celui qui se croirait seul en un monde qu'il pourrait superviser, qui balayerait d'un revers de manche tout ce qui le contredirait, le concurrencerait, le réduirait, le malin ou l'orgueil démesuré : l'imbécilité ou l'outrecuidance, le con fini dont il n'y a plus rien à dire et à qui ne plus pouvoir dire ni contredire comme en parlait Anita Ronell qui eut à partir en guerre contre.

La bêtise – pire que chez les bêtes qui, elles, savent au moins mourir – c'est l'impossibilité de s'adapter au sens où Bergson définissait l'adaptation comme faculté servant la vie ; or on ne s'adapte, instinctivement et légitimement, qu'à la vie. L'intelligence comme adaptation à la vie, c'est l'intelligence ou la compréhension de ne rien faire qui attende à elle parce que la vie est précieuse ; pas de quoi justifier le suicide, donc, qui serait une incompréhension synonyme de sidération. L'imbécilité ou ce qui ne voit rien ni n'entend rien, pas même les étapes, qui n'envisage pas le temps qui incombe à toute vie se vivant en ses différents temps.

La bêtise n'est pas la médiocrité, état qui vaut de moyenne ou en-dessous, la normale c'est-à-dire ce qui ne mérite pas qu'on s'y arrête : l'imbécile ou le poussif, pas le lent, mais le fastidieux qui ne connaît un quelconque plaisir. La bêtise, ce serait la tache de vin sur une nappe claire, ce qui fait tache ou comme qui dirait ce qui est con, bête, tellement c'est inattentif, tant cela irrealise. L'imbécile, à la limite puisque la limite semble inconnue dans son cas tant elle est là comme son point d'achoppement, ce serait le oui-oui, ou le *nan-nan* son revers, le ni inspiré ni inspirant, qui n'aurait rien à produire mais l'attendrait d'autrui comme son réceptacle tant son vide est abyssal. Bref, la bêtise ce n'est même plus la médiocrité, c'est la nullité, le vide total, le en-dessous de tout (y compris de table), le moins que rien, l'absence de valeurs, le zéro même pas pointé, donc le aucune chance, le rien écrit en capitales floues, le ni oui ni non, l'impuissance qui se prend pour la puissance et même pour de la toute-puissance d'où l'impact

d'un effet dont la cause est l'impuissance ou l'infondé, le sans-limite et même le sans-fond assuré comme une superficialité totale, celui d'un guignol qui ne sait pas les coups de bâton, d'un toquard qui continue bêtement quoi qu'il arrive, le mauvais temps garanti, peut-être à jamais, la faute qui ne pardonne pas. La bêtise, c'est la nullité : la débilité. La bêtise c'est l'inanité, l'effet de sidération comme sentiment d'annihilation. L'imbécile, *le bête*, c'est l'âne qui a besoin de la carotte pour avancer et encore..., le hihan, la couardise drapée en *je-peux-tout* ou le j'fais c'qu'je veux et je – le – veux, le non-sens absolu faute d'indication ou de direction, le bât qui ne blesse apparemment pas mais qui cingle. De quoi être véritablement sidéré, presque défait devant un possible équivalent à quelque chose de terrible, de désarmant. L'effet de sidération de la Bêtise, anti-majuscule puisque tout est possible avec elle c'est-à-dire le pire comme le meilleur, c'est peut-être le contraire d'un possible élu ou actualisé sous la forme de la négation entière de l'étonnement philosophique qui, lui, ne demande pas mieux et s'ouvre au meilleur. Si encore ne valait que la comparaison avec le vivant pour définir ou du moins pour circonscrire la bêtise ; mais non, il semble que l'imbécilité induise la seule comparaison avec le non-vivant : l'imbécile est buté, on dit familièrement de lui qu'il est un « caillou ». Rien à faire en conséquence, sauf à bêtifier c'est-à-dire sauf à participer sans sourciller à une dégradation inconsciente – entre imbéciles.

La bêtise est finalement un défi à une réflexion sur le possible et l'impossible, sa sidération remet en jeu la distribution de leurs valeurs aux plans éthique et politique. L'effet de sidération, l'in vraisemblance de la bêtise, c'est la destruction annoncée ou programmée et à coup sûr le retour en arrière intimé par une violence effrénée qui porte le nom de désolation. Bêtise : vanité. Le pire !

décembre 2018
Cécile Voisset

H. Bergson, *L'Évolution créatrice*.
G. Deleuze, *L'Abécédaire*.
J. Lacan, *Le Séminaire, L. XIX : ...ou pire*.
J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*.
J.-F. Lyotard, *Au juste*.
A. Ronell, *Stupidity*.